
Section Thématique

Introduction : Viabilité de la langue et le Nord circumpolaire

Jenanne Ferguson *University of Nevada-Reno*

Laura Siragusa *University of Aberdeen*

Résumé : Cette introduction vise à situer les contributions de ce volume dans le champ de la durabilité linguistique, de la revitalisation et de la préservation des langues. Il s'agira de mettre en évidence les aspects uniques des contextes linguistiques du nord circumpolaire, ainsi que de présenter les préoccupations théoriques et pratiques, jusqu'à présent peu décrites, que partagent les locuteurs des langues autochtones et minoritaires de cette vaste région et d'écologies linguistiques similaires de par le monde.

Mots-clés : Nord circumpolaire, durabilité linguistique, pratiques de communicatives, préservation des langues, langues en voie de disparition, idéologies linguistiques

Abstract: This introduction serves to situate this special theme within the broader fields of language sustainability and language revitalisation and maintenance. It aims to highlight both the unique aspects of linguistic situations in the Circumpolar North as well as to present the under-theorised and practical concerns that speakers of Indigenous and minority languages in this broad region share with each other and speakers in similar linguistic ecologies worldwide.

Keywords: Circumpolar North, language sustainability, communicative practice, language maintenance, language endangerment, language ideologies

Dans l'imaginaire populaire, et même au sein des cercles académiques plus spécialisés, les régions arctiques et subarctiques du monde continuent d'être perçues comme des espaces de faible densité démographique, et, par conséquent, avec très peu de diversité culturelle et linguistique. Si les zones circumpolaires de l'Amérique du Nord et de l'Eurasie sont peu peuplées, comparativement à la plupart des autres régions du monde, elles abritent néanmoins de nombreuses langues autochtones, et ce, malgré les longues histoires de colonisation par des groupes externes. Ces circonstances font de ces régions un espace critique pour examiner la façon dont les modalités de mise en péril de la langue se transforment, ou, inversement, dont se déroulent celles de revitalisation.

Nous nous concentrons sur le Nord comme zone où les langues sont en péril avec l'espoir que les études de cas présentées ici inciteront des discussions et des travaux comparatifs au regard de ces défis et des conceptualisations de viabilité de la langue. Les régions du Nord font toutes actuellement face à des transitions démographiques, culturelles, sociales, économiques et politiques, et ces changements démontrent des similarités entre eux en ce qui a trait au vécu des locuteurs de langue minoritaires ou autochtones, malgré des environnements géographiquement disparates. De même, les premières explorations et colonisations dans les régions nordiques, semblables dans les trois pays considérés ici (Russie, États-Unis et Canada), ont mené à des expériences analogues, sous l'influence des puissances dominantes, parmi les locuteurs des langues étudiées, malgré les particularités de leurs histoires. Néanmoins, un grand nombre de ces dynamiques – entre autres, les réponses au niveau micro (local) aux processus, politiques et les influences ayant lieu au niveau macro (national ou international) – demeurent jusqu'à maintenant insuffisamment élucidées.

Quoique nous ne présentions pas une enquête exhaustive ni complète du Nord circumpolaire, trois de nos auteurs traitent de trois régions différentes de la

Fédération russe (la République de Carélie, ainsi que les oblasts de Leningrad et Vologda ; l'Oudmourtie et la région voisine du Tatarstan ; l'île de Sakhaline), une autre se penche sur l'Amérique du Nord subarctique, et une cinquième fait un pont entre ces deux régions avec une étude sur le Chukotka arctique et l'Alaska. Parmi les langues discutées ici, nous retrouvons des membres des familles langagières finno-ougriennes, toungouses eskimo-aléoutes, athapascanes, ainsi que des isolats linguistiques (nivkhe), ce qui souligne la diversité linguistique nordique. Si le Nord global est souvent pensé dans l'imaginaire populaire comme un endroit retiré ou isolé et coupé des courants de la mondialisation, les articles dans ce dossier révèlent non seulement l'interconnexion historique et continue de ces régions (Schwalbe), mais également l'impact de la migration (Mamontova) et le développement de diasporas dans les régions voisines (Toulouze), ainsi que les possibilités offertes par les nouvelles technologies de communication (Boltokova ; Siragusa).

S'appuyant sur des études de terrain de longue durée, nos auteures tentent de révéler quelques-unes de ces dynamiques sociales plus cachées et souvent ignorées afin de bien saisir leur pertinence quand il s'agit de questions de viabilité langagière. Nous introduisons donc des descriptions ethnographiques dans lesquelles l'« invisible », le « minuscule » et le « quotidien » offrent divers angles sous lesquels aborder des questions de mise en péril et de viabilité. Aussi, nous ne relierons pas notre analyse à une approche statique de la viabilité de la langue pour avancer une politique ou un programme répondant au discours mondial sur la mise en péril ou la perte de la langue : ici, nous sommes plutôt à l'affût de ces moments de négociation individuelle et collective quand divers défis interpellent les locuteurs.

Les principales questions que nous tentons d'aborder dans ce dossier sont : « Qu'est-ce que la viabilité de la langue ? » et « Comment la concevons-nous ? ». Au lieu d'insérer la viabilité de la langue à l'intérieur d'une approche qui conçoit la langue comme un système entièrement circonscrit et dont l'« existence » peut être menacée par des forces externes, nous voulons apprécier les façons dont les gens négocient leur présence à l'intérieur de leur écologie linguistique tout en participant dans diverses modalités de langage (ou d'écriture). Notre approche serait peut-être mieux formulée de la façon suivante : « À quoi ressemble la viabilité de la langue à l'intérieur d'une pratique communicative ? ». Comme plusieurs autres chercheurs, nous insistons sur le fait qu'aucune langue n'est une entité hermétique : les langues font toutes partie d'une écologie linguistique dynamique, les locuteurs étant souvent multilingues et interagissant avec

des locuteurs d'autres langues (voir, entre autres, Mühlhäusler 1996, 2000 ; Bastardas-Boada 2007 ; Stanford et Whaley 2010). Réclamant une « approche sociocognitive holistique » de la viabilité de la langue, Bastardas-Boada (2007, 139 ; nous traduisons) soutient que « l'unité de base n'est pas la langue, mais la langue-dans-son-contexte ». Plusieurs articles récents, tels que ceux cités ci-haut, réclament un modèle de « viabilité de la langue » pour conserver les langues autochtones et minoritaires, et ont tendance à mettre l'accent sur les politiques, les mesures de planification, et les pratiques optimales pour discuter de cette approche. Ici, nous souhaitons réfléchir sur ce à quoi ressemblerait, au contraire, une étude centrée sur les pratiques communicatives des locuteurs – soit la culmination de l'idéologie, de l'activité et de la forme (Hanks 1995).

Nous puisons notre inspiration dans l'écologie linguistique et nous nous appuyons fortement sur une compréhension de la langue comme phénomène dynamique et situé (Garner 2004 ; Mühlhäusler 1996, 2000 ; Siragusa 2015) afin de comprendre comment les choix langagiers au niveau personnel ou collectif sont dictés par des négociations continues avec les forces sociales majeures présentes au moment des actes de parole (ou d'écriture) performatifs. Ces forces peuvent inclure des idéologies et hiérarchies de la langue, des relations de pouvoir, la situation économique, ou les politiques nationales et internationales. Nous portons attention à ces négociations pour mieux saisir comment elles agissent sur les efforts de revitalisation et, de façon plus large, sur la viabilité des langues. Nous ciblons donc ces moments particuliers et ces dynamiques sociales qui révèlent ce qui arrive au locuteur (ou à l'écrivain) au niveau personnel et intime, tout comme collectivement, quand il entretient des façons de parler (ou d'écrire). Nos analyses cherchent par ailleurs à cerner si ces expériences correspondent ou non aux buts de revitalisation établis par les activistes et les législateurs de la langue (qui peuvent être plus ou moins éloignés des communautés mêmes). Dans ce dossier, la viabilité de la langue signifie l'appréciation de ce qui advient entre les locuteurs/écrivains et l'écologie linguistique plus large, au moyen d'un examen des interactions quotidiennes, afin de garantir ou de maintenir ces multiples façons de parler/écrire. Nous tentons ainsi de capturer ce que Bernard Perley (2011) appelle des « vitalités émergentes », soit les cadres et pratiques qui encouragent la communication et l'utilisation réelles d'une langue, plutôt que la simple évaluation ou documentation de sa mise en péril.

Le dossier ouvre avec la contribution de Daria Boltokova, qui réfléchit à la question de la viabilité en examinant le rôle de jeunes qui ne sont pas considérés comme

parlant couramment la langue autochtone minoritaire : quel rôle ces soi-disant semi-locuteurs jouent-ils dans la conservation de leur langue ? Boltokova se penche sur la situation des semi-locuteurs de Dene Dháh dans la communauté Dene Tha de Chateh, en Alberta, au Canada, afin de réévaluer les pratiques usuelles d'énumération utilisées par les chercheurs et les institutions de l'extérieur dans la détermination de la vitalité d'une langue, ainsi que le rôle que jouent ces locuteurs souvent négligés dans la conservation de la langue d'une communauté. Ainsi, l'auteure reconsidère les craintes de Dorian (1977) pour qui l'inclusion de semi-locuteurs dans le dénombrement des locuteurs pourrait mener à un sentiment de sécurité erroné quant à la viabilité continue de la langue en question, tout en représentant faussement son état. D'autres inquiétudes se font voir également dans des publications plus récentes sur la viabilité de la langue, telles que l'observation de Bastardas Boada (2007, 155) qu'il y a une « tendance à créer des variétés mixtes » qui rend « vraiment difficile » l'établissement de situations de viabilité linguistique. En insinuant que ces façons de parler sont défavorables, les semi-locuteurs et les pratiques de mélanges des codes risquent de devenir encore plus stigmatisés.

Boltokova révèle maintes façons dont les locuteurs de Dene Dháh d'âge scolaire – qui se considèrent de « vrais locuteurs », même si l'on ne peut dire qu'ils le parlent couramment – utilisent la langue dans leur vie quotidienne. Souvent, comme son interviewée Laura, ces jeunes associent leur langue à leur identité culturelle et morale : « Si je parle le Dene Dháh, alors je suis une bonne Dene Tha ». Si la plupart des locuteurs adultes qui parlent couramment ne considèrent pas toujours les compétences linguistiques des plus jeunes de façon favorable et ont tendance à préférer parler l'anglais avec eux, Boltokova montre que ceci n'empêche pas les jeunes d'attribuer leur propre prestige à la langue et de l'utiliser avec d'autres dans leur groupe d'âge. Ils entretiennent leur propre relation par rapport à la langue – en écoutant des radiodiffusions en Dene Dháh sur leur iPod ou en utilisant des applications mobiles. La recherche de Boltokova souligne que pour examiner la viabilité continue d'une langue, il faut considérer l'agentivité des jeunes dans la socialisation et la transmission de la langue parmi les locuteurs de langues minoritaires dans le Nord – voir aussi Ferguson (2015) sur Sakha ; Wyman (2012) sur les Yupiks en Alaska – ainsi que les nouvelles pratiques hétérolinguistiques. Son article nous rappelle que même les langues soi-disant « menacées » sont dynamiques ; comme elle l'écrit, « la reconnaissance des semi-locuteurs comme de “vrais locuteurs” d'une langue

patrimoniale nous oblige aussi à reconnaître que leurs appropriations culturelles et leurs vocabulaires mixtes sont, potentiellement, des exemples positifs de membres d'une jeune génération en pleine possession de leur langue, à laquelle ils donnent, par ailleurs, une nouvelle envergure ».

Ensuite, dans son article traitant de la langue yupik parlée sur deux continents, Daria Morgounova Schwalbe examine les différentes conceptions de viabilité et d'idéologies langagières à Novoe Chaplino, en Russie, et à Gambell, sur l'île Saint-Laurent en Alaska. Des parents locuteurs de yupik vivant des deux côtés du détroit de Béring connaissent différents degrés d'intégration dans les États russe et états-unien : en Russie, plusieurs Yupiks parlent maintenant le russe de façon prédominante, alors que du côté états-unien, l'île Saint-Laurent est demeurée une région où la transmission intergénérationnelle du yupik est plus forte. Traitant de la langue quotidienne afin d'examiner ce qu'elle appelle la viabilité « sur le terrain » ou « de l'intérieur », Schwalbe examine les façons dont ces environnements interactionnels localisés dialoguent avec les institutions plus larges, et comment les locuteurs sont influencés par – mais tout en défiant aussi – les idéologies de pureté linguistique afin de maintenir des pratiques langagières yupik. Elle trace également l'orientation de chaque groupe Yupik envers leur État-nation, ainsi que les uns envers les autres, et la façon dont ceci influence les idéologies de la langue et, ultimement, les pratiques langagières yupik.

Comme Boltokova, elle réclame une compréhension de la langue comme étant plus fluide, en faisant attention aux pratiques langagières bilingues. Même du côté russe, où plusieurs perçoivent le niveau de russification comme étant haut et le nombre de personnes qui parlent couramment comme étant bas, Schwalbe révèle que le Yupik y est encore parlé. Comme lui a dit une jeune personne, « Bien sûr que nous parlons le Yupik, nous utilisons sans arrêt des mots yupik ». Ces mots, note-t-elle, contribuent à « marquer leur loyauté et leur appartenance au groupe », même si les locuteurs ne sont pas considérés comme parlant couramment. Du côté états-unien, il y a plus d'hésitation par rapport au mélange des codes, mais ce purisme semble avoir aidé à maintenir le Yupik là où il connaît déjà plus de vitalité. Ces approches opposées au mélange des codes ont chacune mené au soutien de la viabilité de la langue dans les deux communautés différentes, révélant les façons dont les histoires locales et les idéologies et attitudes qui en découlent influencent profondément la forme que prend la viabilité pour une même langue.

Nous nous tournons ensuite vers la Fédération russe : Nadezhda Mamontova examine l'île de Sakhaline, dans l'Extrême-Orient du Nord de la Russie, une région traditionnellement habitée par les Nivkhes, Uilta, Evenks et Nanai. La colonisation par la Russie et le Japon et l'immigration issue de la Corée ont amplifié la situation ethnolinguistique historiquement complexe qui existait déjà sur l'île. Embauchée comme anthropologue-consultante par une compagnie d'énergie visant à pourvoir à la viabilité de la langue sous forme de programmes subventionnés, Mamontova avait pour tâche de présenter des recommandations pour la conservation de ces langues. Or, comme elle l'explique, les modèles de communautés linguistiques qui ignorent la diversité ainsi que les façons locales de concevoir l'identité (ethnolinguistique) ne sont pas susceptibles de produire des résultats de viabilité positifs pour les locuteurs.

Faisant la critique des modèles d'identité ethniques ainsi que des programmes de développement descendants circulés ou promulgués par l'État russe, Mamontova présente des entrevues avec des résidents de Sakhaline qui révèlent des identités fluides. En effet, celles-ci ne correspondent pas directement aux divisions ethniques ou linguistiques, même au sein d'une même famille, et renient les idéologies et les définitions d'authenticité et d'indigénité venant de l'extérieur. Mamontova souligne les enjeux qui démontrent que les notions descendantes de viabilité venant de l'extérieur correspondent parfois très peu à celles des communautés même, attirant ainsi notre attention vers de nouvelles façons de concevoir la super-diversité (Blommaert 2010, 2013 ; Blommaert et Rampton 2011) dans les régions périphériques, illustrant par là même que ce phénomène n'est pas réservé aux métropoles urbaines. Cet article révèle l'importance de concevoir les langues comme interagissant à l'intérieur de systèmes écolinguistiques dynamiques. Il ne faut donc pas appréhender la(les) langue(s) en considérant une seule langue et ses locuteurs tel un phénomène ou un groupe singulier ; au contraire, il faut constamment veiller aux façons dont les langues et les locuteurs demeurent en contact les uns avec les autres.

Dans l'article suivant, Eva Toulouze discute de la situation de l'oudmourte, une langue finno-ougrienne parlée dans le nord de la Russie jusqu'à l'ouest des monts Oural, dans la république d'Oudmourtie ainsi que dans les régions avoisinantes du Tatarstan et du Bachkortostan. Sujette à la marginalisation tout comme l'étaient les autres langues minoritaires, la langue standard – développée dans les années 1920 – était enseignée dans les écoles, mais avait disparu de la vie publique pendant la période soviétique. Néanmoins, comme dans plusieurs régions de l'ancienne Union soviétique pendant les

années 1990, les idéologies concernant les liens entre l'ethnicité et la langue ont proliféré au début des années 1990 en Oudmourtie, avec la langue revêtant ce que Toulouze appelle « une valeur existentielle dans l'auto-définition d'une personne ». Elle décrit en détail les mouvements de revitalisation de la langue qui ont commencé à cette époque, discutant également d'autres facteurs tels que la ruralité et l'urbanité ainsi que les politiques langagières interventionnistes. Sa discussion de ces dernières révèle que les politiques étatiques et éducationnelles peuvent ne pas avoir un impact sur la conservation si les idéologies prédominantes entre les locuteurs ne contribuent pas aussi au soutien de la revalorisation.

Toulouze tente également d'expliquer comment et pourquoi la langue oudmourte est maintenue plus fortement à l'extérieur de la République d'Oudmourtie qu'à l'intérieur. Dans la région voisine de Bachkortostan, où ceux qui se réclament d'identité oudmourte ne sont qu'une petite minorité vivant dans seulement quelques villages, la langue – surtout orale – demeure dynamique. L'auteure montre comment, tel que mentionné dans une entrevue avec I. Reshetnikova, le choix de la langue parlée au sein de la famille dépend moins de la politique étatique que du lieu où habite une personne. Dans les villages diasporiques en dehors de la république oudmourte, l'oudmourte demeure fort peut-être à cause d'une cohérence géographique et communale : les peuplements denses aux économies rurales stables offrent aux locuteurs un environnement fertile dans lequel parler leur langue. Examinant les politiques ainsi que les pratiques communicationnelles des locuteurs, l'auteure souligne l'importance de facteurs « environnementaux » plus larges nécessaires au maintien d'une langue. Avec la vente en 2014 d'une ferme collective, et le nombre croissant de jeunes qui émigrent vers des villes où le russe domine (Ekaterinbourg, par exemple), ces facteurs positifs de viabilité sont placés dans une situation précaire. Par ailleurs, Toulouze note également que les cultures tatares et bachkires semblent considérer le multilinguisme comme plus acceptable que ne le fait la culture russe qui domine même dans la République d'Oudmourtie ; ceci explique peut-être aussi en partie sa force relative.

Dans le dernier article de ce dossier, Laura Siragusa examine une autre langue minoritaire finno-ougrienne dans la Fédération russe – le vepse, parlé dans la République de Carélie et dans les oblasts de Vologda et Leningrad, tout au nord-est du pays. Son approche à la viabilité considère les notions vepses du secret et les façons dont celles-ci jouent un rôle dans le maintien de la langue. Ce faisant, elle aussi travaille du point de vue

d'un système écologique langagier et « voi[t] l'utilisation du langage comme le résultat de liens mutuels avec les principales forces présentes dans un endroit à un moment spécifique ». Plusieurs Vepses sont bilingues, parlant le vepse et le russe, et leurs pratiques d'alternance de codes linguistiques à l'intérieur de cette écologie sont souvent utilisées pour encoder une information censée demeurer secrète. Ces pratiques de dissimulation, soutient Siragusa, jouent un rôle dans la conservation et la viabilité de la langue – tout comme elles le font dans le cas des Yupik de la Tchoukotka dont discute Schwalbe. Et comme dans le cas de l'oudmourte décrit par Toulouze, les séparations entre l'urbain et le rural peuvent être observées dans les idéologies linguistiques tout comme dans les pratiques langagières mêmes. Plusieurs Vepses, surtout ceux vivant dans les espaces ruraux, ne sont pas entièrement d'accord avec les efforts de conservation qui viennent de la ville ou avec les politiques éducationnelles ou gouvernementales. L'auteure révèle également que l'écologie linguistique particulière d'un locuteur agit sur sa façon d'adopter ou de rejeter ce que prescrivent les activistes du langage.

Ainsi, ce à quoi ressemblent les différentes pratiques de viabilité de la langue peut varier. Pendant la période soviétique, le vepse était parlé secrètement, afin d'éviter d'attirer l'attention sur soi comme étant un citoyen soviétique moins qu'idéal – ce qui pouvait mener à la déportation ou à d'autres conséquences négatives. Par contre, comme le montre Siragusa, le secret fonctionne maintenant d'une autre façon dans cette écologie linguistique, comme une stratégie de préservation ; en effet, le vepse est maintenant un secret de Polichinelle. Siragusa décrit en détail des registres d'évitement et autres pratiques verbales grâce auxquelles les locuteurs vepses utilisent la langue orale pour protéger les autres de dangers physiques ou psychologiques. Elle montre aussi comment les jeunes Vepses alphabétisés utilisent la langue pour gérer des frontières de groupe et contenir l'information secrète dans les espaces publics en ligne.

Dans ce numéro, les auteures et nous présentons des aspects de la vie sociale en mettant l'accent sur des moments souvent considérés sans importance, mais qui sont, en fait, de conséquence capitale pour la compréhension des complexités inhérentes à la viabilité du langage. Comme nous l'avons mentionné, celles-ci incluent – entre autres – l'agentivité des jeunes locuteurs ; les processus créatifs dans l'utilisation des nouvelles technologies ; le rôle des soi-disant « semi-locuteurs » ; les pratiques de dissimulation et les frontières sociales ; la super-diversité ; les liens et les disjonctions entre langue et identité ; et les idéologies concernant la pureté langagière. Ce faisant, nous contestons les approches plus traditionnelles à la

viabilité de la langue qui reposent sur un discours de mise en péril et de mort de la langue (voir Siragusa 2015), ou qui adressent seulement la dimension des politiques publiques sans examiner aussi les réactions des locuteurs à la planification, ou encore, qui se basent trop lourdement sur les statistiques (voir Boltokova dans ce numéro). Au contraire, nous tentons plutôt d'identifier les processus relationnels et créatifs impliqués dans l'utilisation de la langue, et ce, afin d'illustrer ce à quoi ressemble la viabilité des langues du Nord au sein d'une pratique communicative quotidienne, en réponse aux forces sociales plus vastes qui sont en jeu. Chacune des auteures s'intéresse ainsi à ce que Bernard Perley (2011) appelle des « vitalités émergentes » et donc aux relations sociales concomitantes qui soutiennent des formes de pratique communicative fluides et dynamiques.

Jenanne Ferguson, *Professeure associée, Département d'anthropologie, Université du Nevada-Reno, États-Unis. Courriel : jennanef@unr.edu.*

Laura Siragusa, *Chercheure post-doctoral, Département d'anthropologie, Université d'Aberdeen, Aberdeen, Écosse, Royaume-Uni. Courriel : laura.siragusa@abdn.ac.uk.*

Références

- Bastardas-Boada, Albert
2007 Linguistic sustainability for a multilingual humanity. *Glossa : An Interdisciplinary Journal* 2(2).
- Blommaert, Jan
2010 *The Sociolinguistics of Globalization*. Cambridge: Cambridge University Press. <http://dx.doi.org/10.1017/CBO9780511845307>.
2013 *Ethnography, Superdiversity and Linguistic Landscapes : Chronicles of Complexity*. Bristol: Multilingual Matters.
- Blommaert, Jan, et Ben Rampton
2011 Language and Superdiversity. *Diversities* 13(2):1–20.
- Dorian, Nancy
1977 The Problem of the Semi-Speaker in Language Death. *Linguistics* 191:23–32.
- Ferguson, Jenanne
2015 « Is It Bad That We Try to Speak Two Languages? » *Language Ideologies and Choices among Urban Sakha Bilingual Families*. *Sibirica* 14(1):1–27. <http://dx.doi.org/10.3167/sib.2015.140101>.
- Garner, Mark
2004 *Language: An Ecological View*. Oxford: Peter Lang.
- Hanks, William
1995 *Language and Communicative Practices*. Série : Critical Essays in Anthropology. Boulder: Westview Press.
- Mühlhäusler, Peter
1996 *Linguistic ecology: language change and linguistic imperialism in the Pacific region*. Londres, New York: Routledge. <http://dx.doi.org/10.4324/9780203211281>.

Mühlhäusler, Peter

- 2000 Language Planning and Language Ecology. Current Issues in Language Planning 1(3):306–367. <http://dx.doi.org/10.1080/14664200008668011>.

Perley, Bernard

- 2011 Defying Maliseet Language Death : Emergent Vitalities of Language, Culture, and Identity in Eastern Canada. Lincoln: University of Nebraska Press.

Siragusa, Laura

- 2015 « Metaphors of language : the Vepsian ecology challenges an international paradigm », Numéro spécial de *JEFUL* 6(1): 111–137. En accès libre : <http://jeful.ut.ee/index.php/JEFUL/article/view/jeful.2015.6.1.07/83> <http://dx.doi.org/10.12697/jeful.2015.6.1.07>.

Stanford, James, and Lindsay Whaley

- 2010 The Sustainability of Language. *Journal of Environmental, Cultural, Economic and Social Sustainability* 6(3):111–121.

Wyman, Leisy

- 2012 Youth Culture, Language Endangerment, and Linguistic Survivance. Bristol: Multilingual Matters.
-